

# Vie Consacrée et Pastorale des Jeunes

## Entre signification et pertinence

---

### 1. Introduction

Il n'y a pas de doute que le thème de la vie consacrée dans le monde d'aujourd'hui, en particulier dans la *culture des jeunes* de la société sécularisée de l'Europe occidentale, ne soit pas facile à affronter et parfois aussi difficile à cerner. Sur le tapis il y a beaucoup de clés de lecture, d'interprétations de diverses perspectives et, sans doute, aussi avec beaucoup d'intérêts. Avant de commencer à parler du problème même, je voudrais souligner deux aspects que je retiens fondamentaux pour pouvoir cerner cette réalité avec les yeux de 'bons pasteurs des jeunes'.

Avant tout, je crois qu'on ne peut pas approfondir le problème de la vie religieuse séparée de la vie chrétienne comme telle. Cette affirmation n'est pas présumée, d'autant plus que certaines analyses se basent sur *l'opposition* des deux aspects : beaucoup de jeunes chrétiens veulent s'engager généreusement, oui, mais non dans une structure qu'ils considèrent obsolète, ou au moins conditionnant leur généreux dévouement en faveur du prochain. En exagérant, je dirais (en évoquant des paroles d'un passé récent) dont leur slogan est : Le Christ oui, engagement aussi pour le Règne ; mais Église non, Vie Consacrée à ne même pas y penser !

Le second élément c'est la manière avec laquelle pouvoir affronter la question : personnellement, je pense qu'il ne serait pas positif commencer par une évaluation axiologique de la situation actuelle, qui porte inévitablement au pessimisme et à affirmer que les jeunes d'aujourd'hui sont "moins bons" (pour ne pas dire "pire" par rapport à ceux des périodes précédentes. Il ne s'agit pas d'une stratégie de "*captatio benevolentiae*", mais cela naît d'une conviction de notre foi : Dieu n'a pas abandonné son peuple, et encore moins il n'a cessé de considérer la jeunesse comme la partie plus délicate et plus précieuse de la société humaine comme le disait saint Jean Bosco. Ce serait tomber dans la même tentation, dire que la jeunesse d'aujourd'hui est "meilleure" par rapport à celle d'autres époques (et je n'aurais pas de manque d'arguments, sur certains aspects) : disons simplement, comme point de départ que c'est une situation non seulement différente mais surtout *inédite* (sans précédent) : plusieurs facteurs actuels, n'ont jamais existé dans notre monde. Pour citer certains de ces facteurs, en reprenant ce que j'ai déjà dit aux Supérieurs Généraux au cours d'une conférence en mai 2006, l'être humain même si vivre toujours dans le présent (ce qui est évident), est « *un animal du futur* » (E.Bloch, W. Pannenberg) : il se positionne par nature *face à l'utopie*, à ce qu'il n'a pas encore posé dans le monde et dans l'histoire. Cela vaut, à plus forte raison, pour les jeunes générations, qui vivent cette orientation vers le futur à partir de leur propre identité psychosomatique, inscrite dans la plus humble de leur cellule.

Dès lors, nous trouvons dans la situation postmoderne un drame "tragique": la menace du futur qui se présente à l'humanité, surtout pour les jeunes générations, en présentant une contradiction existentielle: d'un côté, avec une demande irrésistible d'un futur d'un horizon futur et, de l'autre, avec le manque de cet horizon. Si nous ajoutons le refus du passé de la culture des jeunes d'aujourd'hui, nous pouvons conclure que la génération jeune est enfermée dans un petit espace qui permet seul le temps présent, et il ne reste que tenter de '*vivre l'instant fugitif*'.

Au cours de la conférence, j'ai mis en évidence deux éléments fondamentaux et inédits: la possibilité d'une guerre nucléaire, qui pour la première fois dans l'histoire de l'humanité pourrait détruire la planète, ou au moins la vie humaine en elle (peu de réconfort nous peut offrir la possibilité de survie des cafards!) et le déséquilibre écologique; problèmes qui reflètent, de manière dramatique, le caractère global de l'humanité d'aujourd'hui: ... nous sommes tous égaux face au trou d'ozone", affirme J. Moltmann. Cette "*suppression de l'extérieur*" de l'horizon du futur, est un facteur typique de notre temps, et il est essentiel pour comprendre la fixation obsessionnelle sur le présent et la recherche de satisfactions immédiates, qui caractérise l'époque

postmoderne : n'est-ce pas le même "chercher de vivre aujourd'hui" dans la perspective d'un demain, que de vouloir s'ancrer dans le présent, parce qu'un demain pourrait aussi ne pas exister...

Dans cette nouveauté absolue et dans la complexité de la situation de la jeunesse, il me semble éclairant un texte du grand romancier russe F. M. Dostoïevski, qui à la fin de son roman *L'adolescent*, écrit en 1870, donc il y a 150 ans, observe :

*La jeunesse est vraie, seulement pour le fait d'être jeune. Peut-être les impulsions très précoces de la folie sont seulement une soif de l'ordre et une recherche de la vérité. À qui la faute si certains jeunes de notre époque cherchent cette vérité et cet ordre dans ces choses aussi stupides et aussi ridicules qui est finalement difficile à comprendre comment ils ont pu croire à ces choses ? Je dirai à ce propos, qu'une fois, à une époque qui n'est pas si lointaine, dans l'espace d'une seule génération, on aurait ressenti moins de déception pour ces jeunes intéressants, parce que cette phase de la vie terminée, ils se seraient agrégés avec succès au niveau supérieur de notre société cultivée, en formant une unique conglomération avec elle. Si par exemple au début du cheminement, ils se rendaient compte du désordre et de l'absurdité, du manque de noblesse de leur milieu familial, de l'absence de traditions attrayantes, peut-être c'était beaucoup mieux, du moment qu'eux-mêmes auraient ensuite délibérément aspirer à conquérir ce qui leur manquait et pour ce motif ils auraient aussi appris à l'apprécier. Aujourd'hui les choses sont très différentes, justement parce qu'il n'y a presque rien à laquelle ils puissent s'accrocher*<sup>[1]</sup>.

Pour ce motif je chercherai de décrire certaines caractéristiques de la situation de la jeunesse et de les approfondir, en particulier, en lien avec le thème de la vie : évidemment, sans omettre les nécessaires jugements de valeur consacrés.

Je ne voudrais pas citer dans cette introduction un facteur typique de notre temps, au niveau mondial : la croissance de *l'Islam*, qui est arrivé spécifiquement en Europe "à rompre les règles du jeu " du milieu séculaire et laïc, qui était convaincu de pouvoir vivre en paix.

Je ne prétends d'aucune manière analyser ce phénomène énormément complexe, et non plus le justifier dans ses multiples expressions ; mais je retiens significative l'attraction qu'il exerce sur certains secteurs de la jeunesse en Europe et des États Unis. Je pense qu'il est venu pour évoquer, parfois brutalement, la question de la signification de la religion dans la vie d'un croyant: peut-être que nous avons oublié trop rapidement, comment se structure, selon la fameuse expression de Paul Tillich, 'la préoccupation ultime'<sup>[2]</sup>, dans la vie d'un être humain, qui implique essentiellement la radicalité du croyant, même si en aucune manière il ne contraint pas l'autre à penser selon ma propre manière, et encore moins à structurer sa vie selon mes convictions. Je crois cependant que trop facilement, nous avons affirmé que les religions sont sources de tolérance réciproque ; en effet, au moins de cette perspective formelle dont nous parlons, ce n'est pas ainsi évident : l'histoire nous le démontre, souvent douloureusement. Mon opinion à ce propos est que l'essence du christianisme, son "contenu", pour le dire d'une certaine façon, est l'amour, avant tout l'amour de Dieu ; et en Lui, l'amour pour le prochain, chaque être humain, doit toujours surmonter la tendance formelle à l'intolérance : l'amour seul peut "vaincre" avec les armes de l'amour : autrement il perd son identité.

D'autre part, il est à savoir que "la tolérance religieuse", comme expression de respect pour la liberté des autres, quand elle est mal comprise elle devient une simple indifférence envers ce que pensent les autres ou font, jusqu'à ce qu'ils ne me dérangent. On pourrait appliquer la brillante phrase de Nietzsche: "Il y a ceux qui disent: 'La vertu est nécessaire', mais fondamentalement ils croient que seule la police est nécessaire"<sup>[3]</sup>. Ce que je veux souligner pour citer cette caractéristique de l'Islam c'est que les jeunes d'aujourd'hui n'ignorent pas ou ne méprisent pas la valeur de la radicalité, même s'ils ne l'interprètent pas de manière adéquate : et son absence est, peut-être, un des aspects qui peut le plus nous mettre en contact avec les chrétiens adultes et, à *plus forte raison*, avec ceux qui vivent la vie consacrée.

## 2. Vie chrétienne : vocation à la sainteté

Le thème de la "radicalité" est très ample pour vouloir le traduire ici: en terme chrétien cela s'appelle tension à la perfection/sainteté [4]. Comme je l'ai déjà dit, si le contenu de notre foi est l'amour si le contenu de notre foi est l'amour – " *Ce qui montrera à tous que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres*" (Gv 13,35) – l'unique perfection chrétienne qui peut exister est l'amour de Dieu et l'amour du prochain (cfr. Mc 12,28-34 et *passim*).

Dans l'Exhortation apostolique *Vita Consecrata* nous trouvons une affirmation de très grande importance pour notre réflexion. En se référant au Concile (LG 42), il est affirmé : "*En réalité, quiconque est régénéré dans le Christ est appelé à vivre, par la force qui vient du don de l'Esprit, la chasteté correspondant à son état de vie, l'obéissance à Dieu et à l'Église, un détachement raisonnable des biens matériels, parce que tous appelés à la sainteté qui réside dans la perfection de la charité*" (VC 30).

Cela peut sembler étrange que, dans un contexte comme le nôtre, on prétend parler de "sainteté", alors qu'il serait nécessaire de se limiter, dans les meilleurs des cas, à vivre assez bien l'identité chrétienne même. Cependant, il n'en est pas ainsi. Je crois que nous devons avoir le courage de proposer aux jeunes chrétiens d'aujourd'hui la "*mesure plus haute de la sainteté*" comme l'a fait saint Jean Bosco...aux jeunes de la rue !

Il y a un texte très intéressant de S. Kierkegaard dans son Journal Intime où il écrit : "Imagine un remède dont la dose entière agita comme un laxatif et la moitié de la dose comme astringent (...). C'est ce qui se passe avec le christianisme (...): la moitié de la dose agit de manière diamétralement opposée à la dose entière"[5]. Le médicament que Kierkegaard a imaginé sans le savoir existe : les antibiotiques se comportent de manière diamétralement opposée si on absorbe la dose entière ou si on absorbe la moitié ; dans ce dernier cas les médecins recommandent : mieux ne pas commencer... L'unique chose qui arrive, dans ce cas, c'est que les bactéries se renforceront et s'immuniseront : « ce qui ne me tue pas me rend plus fort », selon l'aphorisme de Nietzsche. Dans l'Évangile nous trouvons un petit exemple, justement dans cette ligne : laisser une tour inachevée est pire que ne l'avoir jamais même commencée, (cfr. Lc 14,28-30). C'est la classique *tiédeur* qui est définie dans l'Apocalypse avec le dégoût du "vomissement" (cfr. Ap. 3,15-16). C'est cependant une question de justice distinguer entre *laisser une tour construite à moitié et arriver à la moitié de la construction d'une tour* : *scier une tour construite à moitié et arriver à la moitié d* : dans ce dernier cas, ce n'est jamais une faillite, source de moquerie. La *tiédeur* ne consiste pas dans l'arriver à moitié, mais de se contenter de la moitié.

Il peut sembler "hors-jeu" de parler de sainteté dans notre époque ; mais je suis convaincu que les jeunes ne veulent pas se contenter simplement de vivre 'à moitié' la vie chrétienne, ni non plus accepter des guides qui vivent leur foi de manière médiocre. D'autre part, la vie chrétienne n'a pas toujours été perçue comme une réalisation dans l'amour et, par conséquent comme une source de joie.

Je partage ce qui est paru dans un article récent sur la *Nouvelle Évangélisation dans la revue Salesianum*. L'auteur présente un paradigme de la réalisation de l'être humain, selon la synergie de deux perspectives : celle 'objective' synonyme de perfection, plénitude, sainteté ; et celle 'subjective' synonyme de félicité, de joie et finalement, dans son sens authentique de, plaisir. À l'intérieur de ce paradigme, le diagnostic de la situation actuelle de la jeunesse a mis en évidence l'accentuation de la dimension subjective, qui parfois exclut (ou semble le faire) la dimension objective : "Je veux jouir du moment présent et rien d'autre ne m'intéresse". Dans la tentative d'interpréter ce comportement, l'auteur affirme que, au moins dans quelque mesure, il est une « réaction oscillante » par rapport à une situation précédente, qui a accentué, également de manière unilatérale, la dimension objective, avec peu de références à la dimension subjective (joie, félicité), étant donné qu'elle serait garantie, dans tous les cas... dans la vie éternelle. Cette manière de penser – on doit le reconnaître- était souvent prévalent dans la théologie et dans la spiritualité chrétienne, et elle a été

stigmatisée de manière critique justement par F. Nietzsche: "*Celui qu'ils appellent "rédempteur", les a jetés dans les chaînes ... Ils devraient me chanter de meilleures chansons pour que j'apprenne à croire en leur Rédempteur : ses disciples devraient me paraître plus sauvés!*"[6].

L'auteur conclut : Dans la mesure où cette analyse peut être correcte, elle nous permet de voir le moment présent en profondeur et avec sérénité, au lieu de nous lamenter sur la situation des jeunes et nous pousse à ne pas chercher un retour stérile et impossible au passé, mais plutôt à regarder vers le futur, en vue d'une synthèse dans laquelle les deux dimensions peuvent être pleinement intégrées, objective et subjective. Cette synthèse peut exister seulement en ce qui nous rend à la fois saints et heureux, justement parce qu'elle nous rend semblables à Dieu, qui est Amour.[7].

### 3. Identité et pertinence : tension dialectique dans la vie consacrée

Quelle est la signification de la vie religieuse aujourd'hui, spécialement pour les jeunes de notre époque ? À quoi sert-elle ? Les deux demandes semblent presque équivalentes ; en réalité elles ne le sont pas de fait. La première s'interroge sur l'*identité*, alors que la seconde se demande sur la *pertinence*. J'imagine que ce langage évoque chez beaucoup d'entre nous la lecture de l'extraordinaire livre de Jürgen Moltmann : *Le Dieu Crucifié*. Cette tension dialectique, qui représente un paradigme pour comprendre la situation de l'Église dans les temps récents (l'auteur, évidemment, ne se réfère pas à la vie religieuse ou consacrée), court le risque de négliger un des deux aspects essentiels, en accentuant son opposé. Ainsi, quand l'Église cherche à protéger sa propre identité à tout prix, elle peut devenir sans pertinence ; au contraire, quand tu te retrouves en première ligne, à côté des mouvements et aux revendications sociales dans des divers secteurs, on peut "gagner le monde entier" (dans la meilleure des hypothèses), mais avec le risque de « perdre sa propre âme » ou au moins sa propre identité religieuse. Comme l'a plusieurs fois souligné le Pape François, on se réduit à être une ONG (ou quelque chose de semblable, selon son propre « charisme » ; plus ou moins qualifié et efficace).

En fait Moltmann insiste sur le fait que cette dialectique ne peut être résolue au niveau de l'Église, mais qu'elle devait chercher son unité plus profondément, dans le « Dieu de Jésus » Christ, plus concrètement : dans la croix de Jésus.

- En approfondissant ce rapport entre *identité et pertinence*, spécifiquement appliqué à la vie consacrée, la première chose que nous pouvons dire c'est que les deux termes ne se posent pas au même niveau ; même s'ils s'enrichissent mutuellement, ils ne peuvent pas être interchangeables. L'identité est le fondement de la pertinence, non pas l'inverse. Avec un exemple très simple : un être vivant n'est pas humain parce qu'il peut penser, décider, parler : mais il peut faire tout cela parce qu'il est un être humain. Des profondeurs de ton identité 'humaine' tu peux accomplir toutes ces actions. Il est vrai que Jésus dit: "de leurs fruits vous les reconnaîtrez", mais personne ne pensera qu'un arbre est un pommier parcequ'il produit des pommes, mais plutôt le contraire. Ce qui arrive c'est que je vois premièrement les fruits de cet arbre et de cela je déduis l'identité de l'arbre.

- À ce propos, je pense qu'il est nécessaire en premier lieu clarifier ce que nous entendons par 'pertinence' : à cause de son ambiguïté intrinsèque, il est nécessaire un certain discernement. Souvent on distingue, presque en jouant avec les mots entre *efficience* et *efficace*. La première (*efficience*) est souvent considérée dans un sens fonctionnel et "horizontal", alors que la seconde (*efficace*) reflète l'esprit authentiquement évangélique, d'où naît la même identité chrétienne. Sans doute, cette distinction est valable, mais le problème demeure : où passe la ligne de démarcation ? En outre : elle passe à travers l'objectivité des actions ou plutôt à travers la subjectivité des intentions, comme il a été observé il y a plusieurs années de cela, de manière très critique, mais non toujours juste, de Hans Urs Von Balthasar ?

- Personnellement, et spécialement durant mon service dans la Congrégation Salésienne comme Recteur Majeur, j'ai insisté sur la *significativité évangélique* comme critère de discernement sur cet aspect. Pour ne pas rester dans la rhétorique d'un simple changement de parole, je voudrais aller plus en profondeur.

- a) La significativité a, comme racine verbale, la référence au 'signe' et ceci renvoie immédiatement au *Sacrement*, en tant que (comme nos pères nous ont enseigné) "signe sensible et efficace de la Grâce". Il faut cependant rappeler que cette notion de la tradition a été enrichie par le Magistère de l'Église et par la théologie à partir de sa source originnaire, de Jésus Christ, Sacrement par excellence et par l'Église, Sacrement de salut, thème centrale dans le Concile Vatican II. [8]
- b) En ce que nous avons dit premièrement, une des caractéristiques essentielles du signe est sa "perceptibilité" (non seulement "visible") : il suffit de rappeler le début de la première lettre de saint Jean : « ce que nous avons *vu*, ce que nous avons *entendu*, ce que nos mains ont *touché*... ») : un "signe imperceptible" est inutile. L'Église est utile à Dieu et à l'humanité parce qu'elle est visible, parce qu'elle manifeste l'amour de Dieu, en continuant ainsi la mission de Jésus : "*Qui me voit, voit le Père*".
- c) D'autre part, il faut rappeler que le signe ne se concentre pas sur soi-même ; comme signe, il est en fonction d'une autre réalité. La fumée n'est pas signe de fumée, mais de feu. Jésus, comme signe se réfère au Père invisible ("personne n'a jamais vu Dieu"), insiste deux fois saint Jean) ; l'Église ne peut être fin en soi-même, mais il est un signe de l'Amour de Dieu, et en fonction du monde, non de soi-même. On doit dire quelque chose de semblable, et avec plus de raison, aussi de la vie consacrée : elle n'est pas un "sacrement" au sens propre, mais elle est, en soi-même un sacrement, dans le sens plus ample.
- d) En fin, et en vue d'être pris comme critère de vérification de la vie consacrée et de son activité, je voudrais approfondir un détail linguistique. Quand une réalité perd son caractère de signe, elle devient insignifiante. Cependant, la sémantique de cette parole se heurte à cette explication, en tant que l'insignifiant est habituellement identifié avec ce qui est petit, qui peut être perçu à peine par nos sens.

Approfondissons cette étymologie, avec un exemple : une petite œuvre apostolique avec un groupe de consacrés/es et comme son noyau animateur, en collaboration avec des chrétiens laïcs, dans une zone où il est possible d'accomplir une mission pastorale selon le charisme, en contact direct avec ses propres destinataires, est évangéliquement significative. Supposons que les consacrés/es engagés dans l'œuvre, le contact avec les destinataires devient pratiquement impossible, parce que les religieux sont à peine suffisants pour guider et gérer l'œuvre/structure qui entre temps a grandi démesurément : paradoxalement l'œuvre est devenue...in significative, même si elle est très grande !

Et l'un des effets plus délétères que cette situation produit est la perte de la qualité de la vie fraternelle et dans les rapports interpersonnels. Une communauté qui sacrifie sa propre identité pour soutenir une pertinence supposée, perd son 'âme'. Et, naturellement, elle devient inféconde, incapable de susciter enthousiasme chez les jeunes et, avec elle, de nouvelles 'vocations'. En cette significativité, je suis convaincu, se joue le futur de notre Congrégation et de la Vie Consacrée en général ; et elle est un des critères plus sûrs pour discerner entre efficacité évangélique et efficacité fonctionnelle.

#### 4. **Quel type de vie consacrée pour les jeunes aujourd'hui ?**

La question est intéressante, même si elle porte avec soi des ambiguïtés : il ne s'agit pas d'adapter la vie religieuse aux exigences de la culture des jeunes, et ni même de renoncer face à la radicalité inhérente non seulement à la vie religieuse mais à la vie chrétienne même.

D'autre part, nous devons reconnaître que les jeunes qui frappent aux portes de nos maisons et de nos œuvres sont les *jeunes d'aujourd'hui* : parfois il semble que certaines Congrégations sont en train de chercher des candidats du moyen-âge de la chrétienté constantinienne.

Je retiens que la magnifique analyse du document sur la formation dans les instituts religieux *Potissimum Institutioni* continue d'être valable dans ses grandes lignes, même s'il y a évidemment beaucoup d'éléments qui dans les années 90, quand il avait été publié n'existaient ou au moins n'étaient pas aussi importants comme ils le sont aujourd'hui.



La sensibilité des jeunes perçoit profondément les valeurs de la justice, de la non-violence et de la paix. Leur cœur est ouvert à la fraternité, à l'amitié et à la solidarité. Ils se mobilisent au maximum en faveur des causes qui concernent la qualité de la vie et la conservation de la nature. 3 Généralement et parfois ardemment, ils aspirent à un monde meilleur et il n'est pas rare qu'ils s'engagent dans des associations politiques, sociales, culturelles et caritatives pour contribuer à améliorer la situation de l'humanité. À moins qu'ils ne soient détournés par des idéologies de type totalitaire, pour la majeure partie ils sont des ardents défenseurs de la libération de l'homme en fait de racisme, de sous-développement, de guerres, des injustices. Un tel comportement n'est pas toujours suggéré – et parfois il est loin de l'être- par des motifs d'ordre religieux, philosophique et politique, mais on ne peut pas en nier la sincérité et la grande générosité. Parmi eux il y a certains qui ont un profond sens religieux, qui cependant a besoin d'être évangélisé. Beaucoup, enfin, et ce n'est pas nécessairement une minorité, ont mené une vie chrétienne très exemplaire et se sont engagés courageusement dans l'apostolat, en expérimentant ce qui signifie « suivre Jésus Christ de plus près » (*Potissimum Institutioni*, 87).

Les choses étant ainsi, les piliers doctrinaux et éthiques tendent à relativiser, au point qu'ils ne savent pas toujours très bien s'il existe des points solides de référence pour connaître la vérité de l'homme, du monde et des choses. L'insuffisance de l'enseignement de la philosophie dans les programmes scolastiques en est souvent responsable. Ils hésitent à dire qui ils sont et ce à quoi ils sont appelés à devenir. S'ils ont quelques convictions sur l'existence du bien et du mal, le sens de ces termes semble être déplacé par rapport à ce qu'il était pour les générations précédentes. Souvent il y a une disproportion entre le niveau de leurs connaissances profane, parfois spécialisées, et celui de leur croissance psychologique et de leur vie quotidienne. Non pas tous ont fait une heureuse expérience dans la famille, étant donné la crise qui traverse l'institution de la famille, où la culture n'a pas été profondément imprégnée du christianisme, soit de culture postchrétienne où s'impose l'urgence d'une nouvelle évangélisation, soit dans les cultures évangélisées il y a longtemps. Ils apprennent à travers l'image, et la pédagogie scolastique en vigueur souvent favorise un tel moyen, mais ils lisent moins. Il arrive que leur culture se caractérise par une absence presque de dimension historique, comme si notre monde commençait aujourd'hui. La société de consommation, avec les déliions qu'elle génère, ne les épargne pas. Arrivant, parfois avec difficulté, à trouver leur place dans le monde, certains se laissent séduire par la violence, la drogue et l'érotisme. Il est toujours moins rare trouver parmi les candidats à la vie religieuse, des jeunes qui n'aient pas fait des expériences malheureuses dans ce domaine. (*Potissimum Institutioni*, 88).

Une demande qui effleure de manière spontanée dans beaucoup de milieux de vie consacrée est la suivante : pourquoi il y a toujours moins de vocations dans leur propre milieu, alors que des vocations proviennent d'autres œuvres socio-charismatiques ou d'autre type ? Il est difficile de répondre en peu de paroles à cette problématique, dans la mesure où elle est posée : ce n'est pas toujours ainsi. Un des premiers facteurs c'est la famille, aujourd'hui plus que dans d'autres temps. Un autre facteur, que je trouve intéressant, c'est la grandissante "identité charismatique", liée aussi au grand âge où s'effectuent ces décisions: en opérant une évaluation très générale, en d'autres périodes l'adolescent qui désirait être prêtre, considérait cet idéal comme sa priorité, et l'appartenance à une Congrégation ou Institut était un choix lié à certains moments occasionnels: on fréquentait une école, l'église ou un groupe de jeunes lié et/ou animé par un Institut religieux plutôt que par un autre Institut religieux. Aujourd'hui, au contraire, dans beaucoup de cas, la priorité est portée sur l'appartenance à tel ou tel institut. Dit de manière très simple : une fois, il y avait le *prêtre salésien* (ou franciscain, jésuite ou clatrétain) ; aujourd'hui il y a le *salésien prêtre*.

Malgré tout cela, nous ne pouvons pas ignorer que dans plusieurs cas, notre style de vie ne les enthousiasme pas (étymologiquement: ne les remplit pas de Dieu) pour deux motifs principaux, entre autres: parce qu'ils ne trouvent pas dans nos communautés de vraies maisons noyaux de communion fraternelle, même s'il y a quelques membres de la communauté qui les persuadent par leur exemplarité; et ensuite, pourquoi nous religieux nous sommes perçus trop souvent comme des « bureaucrates de charismes », en évoquant la célèbre et en grande partie injuste expression de E. Drewermann : ça ne vaut pas la peine d'accepter les indéniables renoncements que la vie consacrée implique, pour les vivre ensuite dans une forme médiocre. Même si c'est étrange et paradoxal les jeunes provenant de milieux socio-économique et culturels élevés cherchent non seulement cohérence et conformité, mais aussi la radicalité et – pourquoi ne pas le dire ? - l'héroïsme, toujours vécu en total don à Dieu et aux frères : d'un autre côté, on peut courir le risque de se convertir en *talibans*, incapables de comprendre et d'accepter les autres.

D'un côté, je ne réussis pas à considérer la lutte "générationnelle" comme un problème prioritaire, du moment où des confrères plus anciens se rencontrent, même très vieux, qui sont heureux de leur vocation et cherchent de les accepter comme ils sont, même s'il s'avère difficile de les comprendre. Le temps nous traite comme le vin : le bien se développe toujours mieux ; le mal devient comme le vinaigre toujours plus acide. Un des formateurs dont je me souviens affectueusement, un bon musicien, m'a dit une fois, parlant de la musique moderne : « Je ne la comprends pas, mais j'imagine et je crois qu'elle doit être belle ». Les jeunes consacrés ne veulent pas des anciens qui "veulent paraître comme eux", mais des pères, parfois des « grands parents », authentiques et compréhensifs.

Comme il serait beau si nous pouvions réaliser la prophétie de Zacharie dans notre vie chrétienne et consacrée : "Ainsi parle le Seigneur des armées : en ces jours-là, dix hommes de toutes les langues des nations saisiront un Judéen par le pan du manteau et lui diront : "Nous voulons venir avec vous, parce que nous avons entendu dire que Dieu est avec vous » (Zac 8,23) !

## 5. Un cancer de la vie religieuse aujourd'hui : la virtualité individualiste

Il peut sembler étrange et hors de propos, parler ici d'un aspect apparemment secondaire, ou pire encore, de le diaboliser en le définissant comme un "cancer" quand, en réalité, c'est une des caractéristiques du monde aujourd'hui, surtout des jeunes et constitue une des créations plus révolutionnaires de l'humanité. Tout cela est très vrai, mais c'est un phénomène planétaire énormément ambivalent. Paradoxalement, je chercherai d'éviter un jugement "moralisateur" pour ce qui regarde une de ses manifestations, selon ce que nous avons dit précédemment, en évitant au même moment de le "sectorialiser"/le contextualiser, qui voudrait dire, au contraire, ignorer la portée du problème.

Évidemment, ce n'est pas un phénomène exclusif de la vie religieuse ; il commence à se manifester, de toute façon, même dans le domaine de la pauvreté religieuse. Il ne s'agit pas, évidemment, d'indiquer dans nos manuels de formation quel modèle d'iPhone convient, ou si c'est convenable ou pas positionner de filtres d'internet, etc... (entre parenthèse : ce n'est pas aussi évident, contrairement à ce qu'on pourrait penser, que le problème augmente ou diminue selon la situation socio-économique des pays et des continents : parfois les consacrés dans les nations plus 'riches' sont caractérisés par une grande austérité sur ces aspects).

Je préfère partir de l'essentiel dans la vie consacrée, la donation totale à Dieu et aux autres, par amour. Ceci implique, naturellement, selon "l'identité charismatique", une relation pleine avec les gens, surtout avec celles qui vivent dans les périphéries 'existentielles'. La virtualité menace directement ce contact direct interpersonnel, en privilégiant les groupes et jusqu'aux communautés de *facebook*. En paroles pauvres : on court le risque de ne plus une manifestation concrète de Jésus Christ, le Bon Pasteur, pour devenir « spécialistes de pastoralisme », peut être en s'informant sur Wikipédia.

Moi aussi je cherche d'analyser, de cette perspective, un phénomène étroitement lié à l'usage (mauvais) de l'internet : la pornographie. À ce sujet, nous serons désorientés si nous entendons partir de la perspective morale pour lui lancer notre anathème : ils ne sont pas aussi loin vraiment les jeunes d'aujourd'hui, même religieux, s'ils nous accusent d'une vision manichéiste et pessimiste de la réalité humaine dans toute sa totalité, compris le corps humain, le chef-d'œuvre de Dieu, et la sexualité. Les adultes doivent être conscients qu'ici le paradigme a changé, et si on en tient pas compte, nous nous engageons dans un 'dialogue de sourds'.

Ce n'est certainement pas un phénomène complètement nouveau : il est nouveau cependant, en terme d'extension et d'agressivité. Il y a plus de 50 ans, Rollo May, un grand psychologue américain, a écrit, en citant Josef Pieper, dans son livre *L'amour* : « La pornographie (dans ce cas en se référant à *Playboy*) n'a pas enlevé la feuille du figuier du corps des femmes ; l'unique chose qu'elle a fait a été de la changer d'endroit : maintenant la feuille couvre le visage ». Il me semble impossible d'exprimer avec plus de précision et de manière incisive ce que nous entendons : la dépersonnalisation de l'être humain.

En utilisant une simple comparaison, nous pouvons dire que ce qui est plus semblable à un vrai billet de cent euro... est un faux billet de cent euro. C'est ce qui arrive exactement avec la pornographie : elle prétend présenter la réalité ainsi comme elle est humainement, mais en réalité elle est falsifiée dans sa totalité : le billet de banque falsifié ne vaut ni cent euro ni un euro... Mais il peut seulement être vrai s'il est le plus proche possible du réel.

Je suis pleinement conscient que ceci est seulement un aspect du phénomène de la pornographie. Mais vu ainsi, de manière dédramatisée, elle révèle son danger plus profond : elle rend la personne toujours plus incapable d'aimer et d'être aimée ; encore plus, incapable de se mettre en relation avec l'autre comme personne. En outre, avec ce paradigme, nous pouvons répondre à qui, jeune consacré ou moins, passe toute la journée en naviguant virtuellement (mais non vertueusement) sur internet et qui nous dit : 'Qu'est-ce qu'i y a de mauvais ?' Je ne vois rien de *mal* (j'entends par 'mal', la pornographie). Même dans ce cas, le problème sous-jacent est le même : celui qui parle devient toujours plus "dépersonnalisé." De cette manière, à la fin, on se retrouvera seul... et avec ses "fantasmes".

Quand le Pape François exhorte les évêques à "avoir l'odeur des brebis" il ne se référerait pas principalement à l'austérité et à la pauvreté, et encore moins à la négligence de la personne, dans ce cas, je peux imaginer comment aurait été irrespirable l'air dans l'Assemblée de la Conférence Épiscopale ! Ce que je voulais souligner c'était le contact immédiat et personnel du Bon Pasteur avec ses brebis, en les appelant par le nom, en cherchant avec la vraie fatigue, physique, la brebis égarée ; et surtout en offrant sa vie pour elles...

## 6. La vie religieuse "utile" ? Une parabole pour le futur et l'espérance

À première vue il semblerait que cette demande soit purement rhétorique et formulée seulement pour provoquer une réponse toute affirmative. Ce n'est pas aussi simple. Le Pape Jean Paul II a écrit à la fin de *Vita Consecrata* :

Aujourd'hui beaucoup se montrent perplexes et s'interrogent : pourquoi la vie consacrée ? Pourquoi embrasser ce genre de vie, alors qu'il y a tant d'urgences, dans les domaines de la charité et de l'évangélisation elle-même, auxquelles on peut aussi répondre sans se charger des engagements particuliers de la vie consacrée ? La vie consacrée n'est-elle pas une sorte de gaspillage d'énergie humaine utilisable suivant les critères de l'efficacité pour un bien plus grand au profit de l'humanité et de l'Église ? Ces questions reviennent plus fréquemment à notre époque, suscitées par une culture utilitariste et technocratique qui tend à évaluer l'importance des choses et même des personnes par rapport à leur « utilité » immédiate. Mais de telles interrogations ont toujours existé, comme le montre bien l'épisode évangélique de l'onction de Béthanie : "Marie, prenant une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix, oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison s'emplit de la senteur du parfum" (Jn 12,3). A Judas qui se plaignait d'un tel gaspillage, prenant prétexte des besoins des pauvres, Jésus répondit : "Laisse-la faire" (Jn 12,17). C'est cela la réponse toujours valable à la demande que beaucoup, même de bonne foi, se posent au sujet de l'actualité de la vie consacrée : ne pourrait-on engager son existence de manière plus efficace et rationnelle pour l'amélioration de la société ? Voici la réponse de Jésus : « Laisse-la faire » (Jn 12,7). Pour qui reçoit le don inestimable de suivre de plus près le Seigneur Jésus, il paraît évident qu'il peut et doit être aimé d'un cœur sans partage, que l'on peut Lui consacrer toute sa vie et pas seulement certains gestes, certains moments ou certaines activités. Le parfum précieux versé comme pur acte d'amour, et donc en dehors de toute considération "utilitaire", est signe d'une surabondance de gratuité, qui s'exprime dans une vie dépensée pour aimer et pour servir le Seigneur, pour se consacrer à sa personne et à son Corps mystique (*Vita Consecrata*, 104).

En laissant de côté certaines expressions qu'il serait nécessaire de qualifier, on doit reconnaître que la vie consacrée servira toujours à la société, en tant que la société même peut maintenant assumer des activités et des œuvres qu'en d'autres temps seule l'Église et en elle la vie consacrée a réalisé : par exemple dans les secteurs de l'éducation, de la promotion humaine, de l'assistance sanitaire...

Cependant, tout cela n'élimine pas en un sens absolu l'efficacité évangélique de la vie consacrée, sa "significativité", qui se manifeste dans de telles activités éducatives, de promotion et d'assistance, sans jamais s'épuiser en elles.



Je voudrais conclure cette réflexion sur la vie consacrée en la situant dans un contexte beaucoup plus important et à travers une parabole, en m'inspirant dans la pensée et aussi dans quelques expressions, à l'expérience du martyr chrétien Dietrich Bonhoeffer. Pour son caractère de "signe", justement de la vie consacrée, on se réfère à la question sur *Dieu* : à quoi 'sert' Dieu ?

À cette demande, l'histoire de l'Église et de la pensée humaine a donné des réponses variées et différentes : peut-être qu'en profondeur, elles sont inappropriées : penser que Dieu "nous sert pour quelque chose" veut dire ne pas considérer sérieusement Dieu, en le réduisant à un pur moyen en vue d'une fin, différent de Lui. Il semble que l'histoire de l'humanité ressemble à celle d'une personne humaine, qui se développe de l'enfance à sa pleine maturité humaine. L'enfant "a besoin" de ses parents parce qu'il n'est pas capable de se défendre par lui-même : sa survie physique, sa nourriture, son éducation... Ses parents sont "utiles" pour tout cela et il a besoin d'eux.

Ensuite le temps de l'adolescence et de la jeunesse est arrivé, durant lequel nous savons que le comportement du fils change radicalement : 'Je n'ai pas besoin de toi' ! Il peut se débrouiller seul pour continuer sa vie, ses études, ses relations. En outre, dans la mesure où il a encore besoin d'eux, c'est simplement parce que son enfance et sa jeunesse se sont prolongées : maison, argent, moyen de déplacement.

Cependant la relation ne finit pas ainsi. Quand il parviendra à l'état adulte, il n'aura plus besoin de ses parents. Est-ce vraiment ainsi ? N'est-ce pas plutôt ce temps de la maturité où on commence à comprendre dans son vrai sens "la nécessité" qu'il a de ses parents, spécialement quand ils ne seront plus de ce monde ? Les parents étaient nécessaires non pour résoudre ses problèmes, ni pour l'aider à remplir les tâches dont il était incapable de lui seul : tout cela il pouvait le faire seul ! Les parents étaient nécessaires parce que leur présence et leur soutien étaient une richesse inestimable et irremplaçable pour lui.

Si nous assumons cette parabole qui reflète une "méga tendance" de l'humanité, on peut comprendre que jusqu'à il y a quelques siècles, Dieu était "nécessaire" pour résoudre mes problèmes et ceux de toute l'humanité. À notre époque "adolescents" nous ne sentons plus la *nécessité de Dieu* ; en outre, dans certains milieux, il est nécessaire que Dieu n'existe pas, parce qu'il pourrait être perçu quelqu'un qui bloque et empêche notre réalisation humaine, de manière semblable à ce que la psychologie et la pédagogie enseignent pour ce qui regarde le refus des parents à l'enfant. S'il en est ainsi en supportant le "poids de l'histoire" maintenant, nous pouvons imaginer à quel niveau d'humanité nous sommes en train de nous préparer pour une phase future, où nous serons en mesure de redécouvrir de manière totalement nouvelle, l'authentique nécessité que nous avons de Dieu ? Ce pas sans doute, ne sera pas "automatique" ; et je pense que cela aidera grandement la vie consacrée dans le futur.

**Pascual V. Chavez, SDB**

[1] FM Dostoevskij, *Adolescent*, in *Ceuvres II*, Madrid, Aguilar, 1977, 5 et P. 1919.

[2] Voir P. Tillich, *Théologie Systématique I*, Barcellona, Ariel, 1972, pag. 278 passim.

[3] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathustra*, Madrid, Alianza Editorial, 2013, p. 169.

[4] Dans le discours d'ouverture du Chapitre Général 27 des Salésiens, j'ai affronté cette problématique dans son étymologie: mettre des racines, avoir des bases solides. Dans le même discours j'ai présenté la distinction entre "radicalité" et "perfection": à une petite plante on ne demande pas de porter des fruits abondants, mais d'avoir de bonnes racines.

[5] S. Kierkegaard, *Journal intime*, Buenos Aires, Santiago Rueda, 1955, p. 448.

[6] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathustra*, Madrid, Alianza Editorial, pp. 162-164.

[7] J.L. Plascencia, *La validité fondamentale de la joie*, in *Salesianum* 75 (2013) 149-151.155.

[8] Il suffit de rappeler le fameux livre "préconciliaire" (dans un sens: temporel et causal) di E. Schillebeeckx, "*Christ, sacrement de la rencontre avec Dieu*".